

L'Océanie, des îles habitées depuis des millénaires

■ Au cœur de l'Océanie, s'est longtemps tenu un mystère. Les Européens pensaient à la suite des géographes grecs qu'une *Terra Australis Incognita* occupait le sud de l'hémisphère et constituait ainsi une masse continentale qui équilibrait la planète et, par son contrepoids, l'empêchait de basculer dans un tourbillon éternel. Ce continent était paré de mythes et de richesses que l'on imaginait fabuleuses.

En 1492, ce mythe hante l'Europe. Christophe Colomb y pense lorsqu'il s'élançait à la recherche de la route des Indes; ses successeurs poursuivent la route. Plein ouest par la terre: Vasco Nuñez de Balboa franchit à pied l'isthme de Panama et, le 25 septembre 1513, découvre une nouvelle mer. Il s'y baigne et en prend possession au nom du roi d'Espagne; il la nomme *Grande Mar del Sur*; elle doit conduire droit à la *Terra Australis Incognita*. Plein sud par la mer: Magellan, en 1519, se jette dans l'aventure et traverse le Pacifique en vingt-sept mois de navigation héroïque: sur les 200 hommes de l'expédition, 30 seulement — dont il n'est pas — reverront l'Espagne.

L'Océanie, vingt-trois ans après l'Amérique, est alors « découverte ». Mais on n'y rencontre que des îles océaniques et dispersées, point de continent. Les galions et les caravelles espagnols se succèdent durant les XVI^e et XVII^e siècles, faisant du nouvel océan un lac espagnol, marqué du double signe du commerce des épices et de l'emblème de la foi catholique. Les Hollandais, à partir de leurs possessions des Indes orientales, découvrent le continent australien qu'ils baptisent à l'occasion « Nouvelle Hollande », puis la Nouvelle-Guinée, nommée « Terre d'or et d'épices », et enfin la Nouvelle-Zélande. Les navigateurs français et britanniques — Louis-Antoine de Bougainville, en 1768, James Cook, entre 1768 et 1779 — leur succèdent, mais il n'y a pas d'autre grand

continent, seulement une myriade d'îles et d'archipels, à laquelle on donne en désespoir de cause un joli nom: « Océanie »...

Des sauvages « bons » ou « diaboliques »

Les Européens n'ont pas non plus découvert l'or qu'ils espéraient; en revanche, dans chacune de ces îles perdues au milieu du grand océan, ils ont rencontré ce qu'ils appellent des « peuplades ». Comment sont-elles venues? Comment ces habitants peuvent-ils survivre dans ces terres perdues, certaines plates et nues, au ras des flots, simples anneaux de sable entourant un lagon intérieur, où les seules cimes apparentes sont celles des cocotiers fragiles? Ces peuples, bruns à l'ouest, clairs à l'est, étonnent; ils ne semblent pas connaître le reste du monde et imaginent l'univers comme un chapelet d'archipels égrenés au fil des eaux. Ils accueillent bien en général les Européens en qui ils voient leurs ancêtres de retour... Parfois aussi, ils les combattent et les chassent. Aux yeux des Européens stupéfiés, il s'agit de sauvages « bons » ou « diaboliques ». Dans le cas de Tahiti, où les paysages enchantent et où les femmes se donnent aux visiteurs, ils décrètent qu'il s'agit de « sauvages heureux »...

Sur la foi des récits, les géographes du XVIII^e siècle partagent l'Océanie en trois mondes. Au sud-ouest, les grandes îles montagneuses et volcaniques sont qualifiées de « Mélanésie », ou « îles noires », à cause de la couleur sombre de leurs habitants; au centre et à l'est, les îles aux reliefs déchiquetés, cernées de lagons translucides, souvent dispersées et se raréfiant vers l'orient, reçoivent le nom de « Polynésie » ou « îles nombreuses »; enfin, au nord, les milliers de petites îles et d'atolls sont nommés « Micronésie » ou « petites îles ». Les navigateurs européens distinguent alors les

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

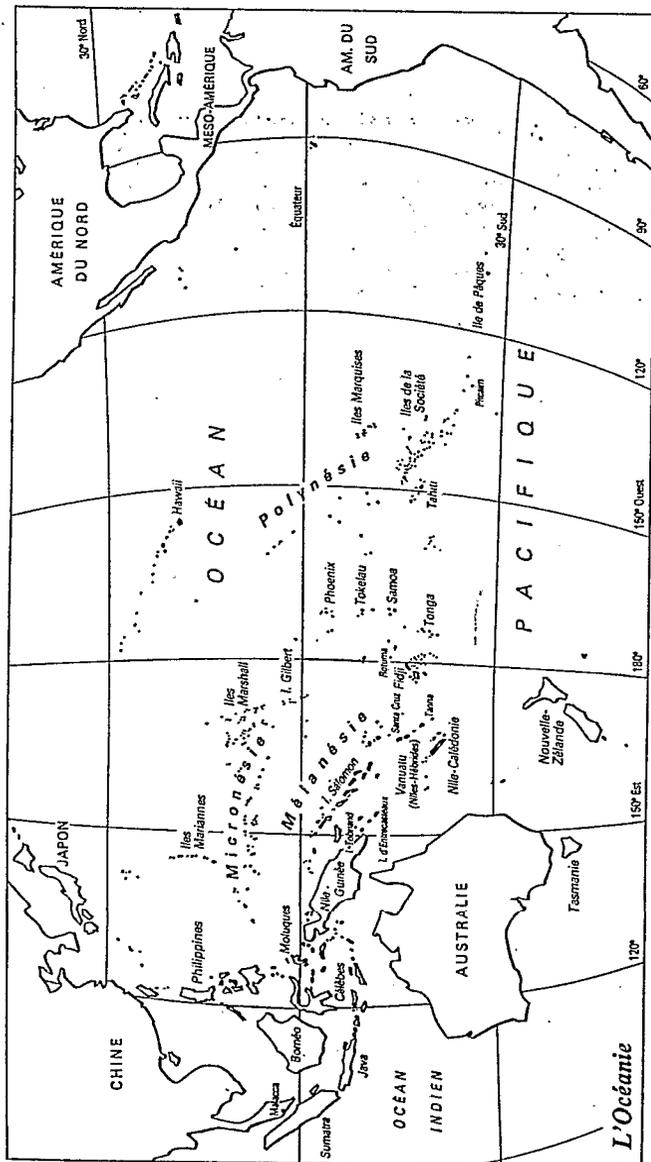
N° : 35740 ex 1

Cote : B

M

182

F1



© Editions La Découverte

Magellan et la route du Pacifique

◆ Grâce à son ascendance noble, Fernand de Magellan (né à Porto en 1480) entre tout jeune à la cour de Jean II, roi du Portugal, en pleine époque d'euphorie de la découverte. C'est sans doute là que naît sa vocation d'aventurier et qu'il acquiert ses connaissances en géographie et en navigation. Enrôlé très tôt avec des équipages nombreux, il se rend en Inde (1505), à Quilwa (1506), à Sumatra et Malacca (1509) où il entend parler des Moluques et du commerce des épices auquel il décide de se consacrer. Une fois rentré au Portugal (1513), il s'engage dans les troupes du duc de Bragança qui avaient reçu mission de prendre la garnison marocaine d'Azemmour. Il est blessé à la jambe et en conservera toujours un boitement. Des intrigues de cour, des accusations de vol et de trafic illégal conjuguées à un changement de souverain le décident à prendre le chemin de l'Espagne. Sur le conseil de Christophe de Haro, un marchand de Burgos qui possède une maison de commerce implantée à Lisbonne, Anvers et Séville, il se précipite dans cette dernière ville, en compagnie du prestigieux cosmographe Ruy Faleiro. Là, il entre en contact avec son compatriote Diego Barbosa, gouverneur des Alcazars.

Magellan arrive en Espagne avec une idée fixe : trouver une nouvelle route vers les Moluques qui, selon lui, relèvent de la juridiction espagnole. L'existence de la mer

du Sud étant connue, mais non le passage pour y accéder, le navigateur portugais se propose de rechercher le détroit au sud du Rio de La Plata, ce qui intéresse la Couronne espagnole. Il ne lui est donc pas difficile d'obtenir l'autorisation et le financement d'une telle expédition. Avec cinq navires (Trinidad, Concepcion, San Antonio, Victoria et Santiago) et deux cent trente-neuf hommes d'équipage, dont quarante-quatre Portugais, il lève l'ancre de Séville le 10 août 1519. Non sans difficultés — mutineries et désertions, famines, froid, avaries — Magellan découvre, le 27 novembre 1520, le détroit, qu'il baptise « de Tous les Saints » — et qui portera ensuite son nom —, ainsi que l'océan, l'ancienne mer du Sud qu'il appelle Pacifique. Mais il n'a pas seulement trouvé le détroit : il découvre aussi les îles Mariannes et celles qui prendront plus tard le nom de Philippines.

Il meurt à Mactán, dans une absurde escarmouche avec un roi local. Un an plus tard, le 22 septembre 1522, le vaisseau Victoria, sous le commandement de Juan Sebastián El Cano et avec dix-huit hommes à bord (mais quatre-vingt hommes au total ont survécu, en empruntant d'autres routes), rentre en Espagne, complétant ainsi le premier voyage autour de la terre. Magellan y était presque parvenu : du Portugal à Malacca et de Séville aux Philippines.

Consuelo Varela

Mélanésiens, selon eux sauvages et anarchiques, des Polynésiens, civilisés et grands seigneurs... C'est du moins l'image qui s'impose dans les esprits de l'époque. C'est pourtant en Polynésie, aux îles Hawaii et non pas en Mélanésie, que James Cook est assassiné en 1779.

Entre les peuples du Pacifique, les barrières, les séparations sont en outre beaucoup moins fortes qu'on ne le pense alors. Mélanésiens, Polynésiens, Micronésiens participent en réalité d'une même civili-

sation, leurs différences n'impliquent pas de réelle rupture.

On sait aujourd'hui que voilà 60 000 ans, peut-être plus, les premiers hommes sont arrivés dans cette région du monde, venant d'Asie et d'Inde. Ces peuples étaient divers. Ils ont profité du bas niveau des mers provoqué par les glaciations pour arriver en Australie, alors reliée à la Nouvelle-Guinée. Sans doute ont-ils eu à franchir en radeau des bras de mer de quelques dizaines de kilomètres. A la

fin de la dernière glaciation, il y a 9 500 ans, l'Australie était coupée des îles par la remontée des eaux, qui isolait ceux que l'on appelle les « Aborigènes » des « Mélanésiens » des îles de Nouvelle-Guinée.

Des peuples d'origines, de langues et de traditions diverses

Les Aborigènes resteront chasseurs-cueilleurs et pêcheurs, ils négligent l'agriculture, sans doute par choix et par

absence de besoin réel. Ils élaborent une extraordinaire culture, à la fois intellectuelle et spirituelle, fondée sur les mythes du « temps du rêve », terme par lequel ils désignent le temps merveilleux des origines où les ancêtres ont façonné les paysages du monde. Les Mélanésiens, restés sans doute en contact avec leurs régions d'origine, apparaissent, quant à eux, comme une série de peuples beaucoup plus brassés ; ils progressent vers l'est et le sud jusqu'aux îles Salomon, peut-être atteignent-ils le Vanuatu et la Nouvelle-Calédonie. Ils deviennent horticulteurs

Les sources de l'histoire de l'Océanie

♦ Les peuples océaniques n'avaient pas d'écriture, si l'on excepte les quelques tablettes indéchiffrables de l'île de Pâques. En revanche, leur mémoire et leur littérature orale étaient riches.

La première source de connaissance historique vient des missionnaires qui au siècle dernier vécurent ou contact permanent des Océaniens et furent les premiers à recueillir les mythes et la mémoire orale de leurs sociétés. Instruits, ils étaient aussi bien placés pour réaliser ce type de recension, même si parfois leur vision des sociétés non chrétiennes était sensiblement « orientée », soit qu'ils aient dénigré les traditions océaniques, vues comme des superstitions et des formes de croyances dégradées, soit qu'au contraire ils les aient embellies, du moins à leurs yeux, pour en faire des formes de croyances préchrétiennes — ce qui était plutôt la tendance des catholiques. Leurs travaux restent toutefois des outils incontournables et indispensables pour comprendre l'histoire des sociétés océaniques. On peut citer, parmi les ouvrages publiés, ceux du pasteur anglican R. H. Codrington sur la Mélanésie (The Melanesians : Studies in their Anthropology and Folklore, Presses d'Oxford, 1891) ; du pasteur protestant français Maurice Leenhardt (1878-1945) sur la Nouvelle-Calédonie (Do Kamo, Gallimard, 1927) ; Gens de la Grande Terre, Gallimard,

1937), des pères maristes Lambert sur la Nouvelle-Calédonie, et Neyret sur les îles océaniques (publié à Nouméa par la Société d'études historiques de Nouvelle-Calédonie). Des documents très riches existent aussi dans les archives de la Mission anglicane à Honiara (îles Salomon) ou dans les archives catholiques de la Mission mariste à Rome.

Une deuxième source, également très éclairante, provient des marins, explorateurs et premiers découvreurs qui souvent écrivirent des récits vivants et colorés relatant le contact qu'ils eurent avec les populations océaniques. Ces récits sont de véritables mines d'informations, notamment ceux de James Cook (1728-1779), de Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811), de Jean-François de Galoup La Pérouse, disparu en 1788 dans l'île de Vanuatu (îles Salomon) et, plus anciennement, du navigateur espagnol Alvaro de Neyra Mendaña, mort en 1595 dans l'île de Santa Cruz (Salomon) et du portugais Pedro Ferdinand de Quiros (1560-1595).

La plupart de ces récits ont été publiés in extenso dans des collections anciennes que l'on retrouve dans les bibliothèques. On peut aussi y rajouter les nombreux récits de voyage faits à une époque plus récente par des voyageurs, commerçants et navigateurs. Les archives de la Marine française, à Brest, conservent les textes

vers 9 000 ou 6 000 ans avant notre ère et forment de petites sociétés indépendantes, reliées les unes aux autres par des cycles d'échange complexes. C'est dans ce creuset culturel que se forge la première société océanique, plus terrienne que marine.

Une seconde turbulence migratoire débute il y a 5 000 ans environ. Des groupes mongoloïdes, parlant des langues austronésiennes, arrivent eux aussi d'Asie du Sud-Est, probablement par une route maritime qui passe par le nord de la Nouvelle-Guinée et non, comme on l'a cru longtemps, par la Micronésie. Ces peuples

sont résolument marins, ils naviguent sur de longues pirogues à double balancier, pouvant porter plus d'une centaine de personnes ; ils délaissent l'intérieur des îles pour habiter le littoral ; ils fabriquent avec habileté des poteries finement décorées : les *lapitas* que l'on va retrouver, essayées sur toute leur ligne de progression au milieu du Grand Pacifique.

Après une longue période de contact et sans doute de mélange avec les Mélanésiens, ces peuples potiers et marins s'élancent à leur tour à la conquête du Pacifique ; ils atteignent les Samoa voilà

d'officiers, les rapports qu'ils rédigeaient à leur retour, des récits divers, des cartes.

Les travaux des ethnologues, des anthropologues, géographes et historiens représentent une troisième source. Ces chercheurs en sciences humaines ont, pour la plupart, essayé de reconstituer l'état de ces sociétés à leur « découverte » par les Européens et leur évolution jusqu'à nos jours. L'Océanie présente en effet l'avantage aux yeux des scientifiques d'avoir été colonisée tardivement, à la fin du XIX^e siècle, et, dans bien des régions, de n'avoir été qu'effleurée superficiellement par le monde occidental. En Papouasie-Nouvelle-Guinée notamment, les habitants des Hautes-Terres n'ont été « découverts » qu'en 1930, voire 1950 ; les ethnologues ont alors eu l'impression qu'ils travaillaient sur des sociétés de l'âge de la pierre, ce qui était bien le cas, et ainsi de toucher aux sources de la connaissance des sociétés humaines. Les travaux multiples des chercheurs en sciences sociales sont d'une grande richesse ; on les trouve dispersés dans les bibliothèques des universités, des grands organismes de recherche comme le CNRS et l'ORSTOM, ou des grands musées, comme le musée de l'Homme ou le musée de l'Art africain et océanien, à Paris. Beaucoup aussi ont été publiés dans des versions abrégées.

Enfin, les archives administratives constituent une dernière source. Elles contiennent

les rapports, les lettres, les récits des fonctionnaires et des gouverneurs français, britanniques ou allemands ayant servi dans les « colonies ». Du côté britannique, une partie des archives coloniales sont conservées à Suva (Fidji) ; les archives françaises peuvent être consultées pour une partie d'entre elles à Aix-en-Provence, les plus usuelles au ministère des DOM-TOM. Beaucoup de documents ont été conservés sur place mais sont rarement accessibles au grand public. Ils sont pourtant indispensables si l'on veut comprendre l'histoire coloniale de l'Océanie.

Dans la recherche de documents et des sources historiques diverses, la fréquentation de certains lieux est indispensable. Citons, en Australie, la Mitchell Library, qui possède la collection spécialisée la plus riche et la plus facile d'accès contenant des documents anciens ou modernes publiés sur l'Océanie. Un fonds documentaire microfilmé existe aussi au département d'histoire de l'Australian National University à Canberra (Pacific Manuscript Bureau). L'université d'Hawaï possède également un « Fonds Pacifique » bien documenté et bien tenu à jour par sa conservatrice française, Renée Heyum, sans doute la meilleure spécialiste des questions de documentation et de sources historiques sur le Pacifique.

Joël Bonnemaïson

3 000 ans, les îles de la Société il y a 2 000 ans. Ils repartent alors vers le nord, atteignant Hawaï et, au sud, les îles de la Nouvelle-Zélande. La boucle est alors achevée, ce deuxième peuple est à l'origine des Polynésiens. Les Micronésiens suivent par une migration plus récente en provenance directement d'Asie.

Tous ces peuples océaniens, d'origines, de langues et de traditions diverses, sont en contact plus ou moins étroit à l'arrivée des Européens. Ils ont forgé une culture remarquable et se sont emprunté des rites, des techniques, des mythes. Ils ont aussi développé un art de vivre savant qui leur permet de s'adapter à un milieu naturel

souvent admirable, mais dangereux, et d'en tirer de nombreuses ressources.

De chacune de ces îles, ils ont fait un territoire enchanté, où chaque lieu, chaque rocher, chaque source a son nom, son histoire, une signification particulière, et souvent des magies et des pouvoirs secrets... Les Européens ne savent pas alors qu'ils abordent des univers habités et civilisés depuis des millénaires. Ils se posent de nombreuses questions sur ces gens ; les Océaniens, de leur côté, ne sont pas moins étonnés d'un contact si étrange et si soudain...

Joël Bonnemaison

ÉCONOMIES, LANGAGES, SOCIÉTÉS

Le prestige et la dette, au cœur des logiques économiques

■ Les notions de flux et d'espace, détachées de leur support géographique, telles que les véhiculent les théories économiques conviennent à l'analyse des réalités océaniques qui s'expriment le plus souvent en réseaux. Pourtant, c'est en termes de territoire borné et de « pré carré » que l'on fait leur approche, quitte à intégrer les territoires dans des ensembles économiques plus vastes. C'est donc des îles et de leurs possibilités intrinsèques qu'il convient de partir pour une analyse économique, quitte à identifier les réseaux qui, affiliant telle partie d'une île à telle autre d'une autre île, brouillent le cadrage territorial habituel.

L'économie repose à l'intérieur de chaque unité insulaire sur l'opposition rivage-intérieur et, au sein des archipels, sur la

complémentarité île haute - atoll. A Tanna (actuel Vanuatu), le rivage est le domaine de l'igname, de la cocoteraie sous laquelle sont élevés les cochons à dents recourbées, et celui des « hommes de la pirogue » qui pratiquent la navigation et la pêche. L'intérieur (monde de la forêt humide) est celui du taro, plante à tubercule qui est l'une des nourritures de base, avec l'igname, en Océanie. En outre, une zone intermédiaire au-dessus des cocotiers et au-dessous de la forêt humide, « le milieu », recèle une grande diversité vivrière : igname, cochon, taro. Cette opposition de milieux géographiques induit un complexe d'échanges verticaux. On ne peut pas parler de civilisations différentes : les peuples du rivage comme ceux de la montagne participent des